

La survie des plus riches

Evan Osnos

Numéro 69, été 2017

Le fantôme de la survie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85848ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Osnos, E. (2017). La survie des plus riches. *L'Inconvénient*, (69), 8–17.

LA SURVIE DES PLUS RICHES

Evan Osnos

Steve Huffman, cofondateur et PDG de la compagnie Reddit, évaluée à six cents millions de dollars, a trente-trois ans. Il a souffert de myopie jusqu'en novembre 2015, date à laquelle il a décidé de faire appel à la chirurgie au laser, non pas pour des raisons esthétiques ou de commodité, mais pour un motif à propos duquel il est habituellement peu disert : il espère que cette intervention améliorera ses chances de survivre à une catastrophe, qu'elle soit d'origine naturelle ou humaine. « Si la fin du monde arrive – et même si elle n'arrive pas, si nous vivons juste des perturbations – me procurer des lentilles ou des lunettes, ça sera vraiment très emmerdant, m'a-t-il confié dernièrement. Sans mes lentilles ou mes lunettes, je suis foutu. »

Installé à San Francisco, Huffman a de grands yeux bleus et d'épais cheveux blonds ; il dégage un air de curiosité fébrile. À l'Université de Virginie, il participait à des compétitions de danse sociale. Pour lui jouer un tour, il a piraté le site web de son cochambreur. Ce n'est pas une menace précise qui le préoccupe – un tremblement de terre dû à la faille de San Andreas, ou une pandémie, ou une bombe sale –, mais plutôt ses conséquences : « l'effondrement temporaire des structures et du gouvernement », selon ses mots. « Je possède deux motocyclettes. J'ai aussi un tas de fusils et de munitions. Des stocks de nourriture. Je me dis qu'avec tout ça, je pourrai me planquer dans ma maison pendant un certain temps si nécessaire. »

Le survivalisme, cette pratique qui consiste à se prémunir contre l'effondrement de la civilisation, évoque certaines images typiques : l'ermite des bois coiffé d'un casque en aluminium, l'hystérique avec ses réserves de petits pois, le prophète de malheur. Mais au cours des dernières années, le survivalisme s'est répandu dans des milieux plus aisés : il a pris racine dans la Silicon Valley et à New York, chez les cadres des entreprises de technologie, les gestionnaires de fonds spéculatifs et autres bien nantis de cette cohorte.

Au printemps 2016, alors que la campagne présidentielle révélait des divisions de plus en plus toxiques au sein de la population américaine, Antonio García Martínez, quadragénaire installé à San Francisco et ex-chef de produit chez Facebook, a acquis cinq acres de terres boisées sur

une île au large de la côte nord-ouest du Pacifique. Il y a fait transporter des génératrices, des panneaux solaires, des milliers de munitions. « Lorsque la société est privée d'un mythe fondateur sain, elle sombre dans le chaos », m'a-t-il dit. Auteur du livre *Chaos Monkeys*, portrait caustique de la Silicon Valley, il cherchait un refuge loin de la ville, mais pas complètement isolé. « Tous ces types s'imaginent qu'on peut résister tout seul aux bandes itinérantes. Pas du tout, il faudra former des milices locales. Pour surmonter l'apocalypse, on a vraiment besoin d'un paquet de choses. » Lorsqu'il a commencé à leur parler de son « petit projet insulaire », ses collègues de la Baie sont sortis de l'ombre et lui ont fait part de leurs propres préparatifs. « Je crois que les gens qui sont particulièrement conscients des mécanismes qui gouvernent la société comprennent que nous patinons maintenant sur une glace très mince. »

Dans des groupes privés sur Facebook, de riches survivalistes échangent des conseils au sujet de masques à gaz, de bunkers et de sites protégés contre les changements climatiques. Le directeur d'une entreprise d'investissement, aussi membre d'un de ces groupes, m'a expliqué : « Je m'assure d'avoir toujours un hélicoptère dont le réservoir est rempli, et j'ai un bunker souterrain doté d'un système de filtration de l'air. » Il admet que ces préparatifs le placent parmi les plus « extrêmes » de ses pairs, mais il ajoute : « Un bon nombre de mes amis empilent fusils, motos et pièces d'or. Cela n'est plus vraiment inhabituel. »

Comme me l'a expliqué Tim Chang, un quadragénaire à la tête du fonds de capital de risque Mayfield, « il y a plein de types comme nous dans la vallée. On se rencontre dans des soupers-conférences sur les arnaques financières et on discute des plans d'urgence qui ont la cote. Ça va de ceux qui font des réserves de *bitcoins* et de cryptomonnaie à ceux qui étudient comment obtenir un second passeport, en passant par ceux qui achètent des résidences secondaires dans d'autres pays afin de pouvoir s'y réfugier ». Et Chang d'ajouter : « En toute honnêteté, j'investis maintenant dans l'immobilier parce que cela m'apporte des revenus passifs, mais c'est aussi dans le but d'avoir des endroits où me réfugier. » Chang et sa femme, qui travaille dans le domaine des technologies, tiennent des

valises prêtes pour pouvoir partir à tout moment avec leur fillette de quatre ans : « Je m'imagine en quelque sorte un scénario de terreur : "Oh mon Dieu, s'il y avait une guerre civile, ou un gigantesque tremblement de terre qui détachait une partie de la Californie ?" Alors nous voulons être prêts. »

Ancien cadre de Yahoo, Marvin Lao est l'un des associés de 500 Startups, une société de capital de risque. En considérant l'état de ses préparatifs, il en est venu à la conclusion que ses réserves secrètes d'eau et de nourriture ne suffisaient pas. « Et si quelqu'un venait pour s'en emparer ? » m'a-t-il demandé. Afin de protéger sa femme et sa fille, a-t-il poursuivi, « je n'ai pas de fusils, mais je possède plusieurs autres types d'armes. J'ai suivi des leçons de tir à l'arc ».

Aux yeux de certains, tout cela n'est qu'un divertissement pour la confrérie techno, une façon de vivre des scénarios de science-fiction avec tout l'attirail ad hoc ; mais pour d'autres, comme Huffman, il s'agit d'un souci réel, qui l'habite depuis plusieurs années – « depuis que j'ai visionné *Deep Impact* », a-t-il précisé. Sorti en 1998, ce film raconte l'histoire d'une comète qui frappe l'océan Atlantique, et la débâcle qui s'ensuit pour échapper au tsunami. « Tous les gens cherchent à partir, mais ils sont prisonniers du trafic. Cette scène a été filmée près de mon école secondaire. Chaque fois que j'ai roulé sur cette route par la suite, je me suis dit : je dois avoir une motocyclette, parce que tous ceux qui n'en auront pas seront cuits. »

Huffman assiste depuis plusieurs années au festival naturiste Burning Man, où artistes et magnats se mélangent dans le désert du Nevada. Il y est tombé amoureux d'un des principes fondamentaux de l'événement, « l'autonomie radicale », qu'il conçoit en ces termes : « Il me fera plaisir de vous aider, mais je ne veux dépendre de personne. » Huffman estime que si un désastre survenait, il chercherait probablement à recréer une forme de communauté : « Être avec d'autres gens, c'est bien. Je me vois d'ailleurs, un peu flatteusement, comme un assez bon leader. Lorsque ça se mettra à barder, je serai probablement un des chefs, en tout cas pas un des esclaves. »

Au fil des ans, Huffman est devenu de plus en plus préoccupé par la stabilité du système politique américain et par les risques de soulèvements à grande échelle : « Une forme de désorganisation institutionnelle se produit et alors tout le système d'approvisionnement s'effondre, ce genre de chose. » Huffman en est venu à penser que la société contemporaine repose sur un consensus fragile : « Je crois, jusqu'à un certain degré, que nous nous en remettons à cette foi collective que le pays fonctionne, que notre devise est solide, que la passation des pouvoirs se fera pacifiquement – que tout ce à quoi nous tenons fonctionne parce que nous croyons que cela fonctionne. Je crois à la résilience de tout cela, et nous avons surmonté bien des épreuves dans le passé, mais nous ferons certainement face à d'autres choses. »

En bâtissant Reddit, l'un des sites Internet les plus visités à travers le monde, qui réunit des milliers de fils de discussion, Huffman est devenu de plus en plus sensible au fait que les moyens technologiques modifient les relations entre les individus, pour le meilleur et pour le pire. Il a ainsi

constaté que les médias sociaux peuvent amplifier les peurs collectives : « Les gens paniquent plus facilement quand ils sont ensemble », explique-t-il, en soulignant qu'« Internet facilite les liens entre les gens ». Mais Internet permet aussi de les prévenir des dangers possibles. Bien avant que la crise financière ne fasse la une des journaux, des appréhensions à ce sujet transparaisaient dans les commentaires des utilisateurs de Reddit : « Les gens commençaient à s'inquiéter à propos des hypothèques, des dettes d'études, de l'endettement général. On voyait beaucoup de : "C'est trop beau pour être vrai, ça ne sent pas bon." De façon générale, je crois que nous sommes un indicateur assez fiable de l'humeur collective. En ce qui concerne l'effondrement de la confiance populaire, c'est d'abord dans les médias sociaux que vous verrez les premières fissures. »

•

Comment de telles préoccupations au sujet de l'apocalypse ont-elles pu fleurir dans la Silicon Valley, un endroit renommé pour sa confiance, presque cliché et sans borne, en sa capacité de rendre le monde meilleur ?

Ces élans ne sont pas aussi contradictoires qu'ils pourraient le sembler. Les entreprises technologiques récompensent les individus qui sont capables d'imaginer des futurs radicalement différents, m'a expliqué Roy Bahat, directeur de Bloomberg Beta, une société de capital de risque basée à San Francisco : « Lorsque vous faites cela et que vous poussez les choses jusqu'à leur terme, vous aboutissez assez fréquemment à des utopies ou à des dystopies. » Un optimisme radical peut en découler – comme dans le mouvement cryogénique, qui prône la congélation des cadavres dans l'espoir que la science pourra un jour les ranimer – ainsi que des scénarios plus lugubres. Comme me l'a confié Tim Chang, l'investisseur en capital de risque qui garde ses valises toujours prêtes, « mon état d'esprit oscille présentement entre l'optimisme et la terreur absolue ».

Au cours des dernières années, le survivalisme s'est infiltré de plus en plus au sein de la culture de masse. En 2012, la chaîne National Geographic a diffusé une émission de télé-réalité intitulée *Doomsday Preppers* ; celle-ci présentait un groupe d'Américains qui se préparaient pour le moment « où la merde frapperait le ventilateur ». Le premier épisode a attiré plus de quatre millions de téléspectateurs et l'émission, à la fin de la première saison, s'est avérée la plus populaire dans toute l'histoire de la chaîne. Un sondage commandé par National Geographic a révélé que quarante pour cent des Américains croient que le stockage de provisions ou la construction d'un abri nucléaire sont des investissements plus rentables qu'un régime d'épargne-retraite. Les conversations en ligne des *preppers* vont du rustique (« Le guide des mamans pour se préparer à des troubles civils ») au déprimant (« Comment survivre en mangeant des arbres résineux »).

La réélection de Barack Obama a été une bénédiction pour cette industrie de la « préparation ». Les conservateurs inconditionnels, qui accusaient Obama d'attiser les tensions raciales, de restreindre le droit de posséder des armes à feu

et d'accroître la dette nationale, ont acheté des cargaisons de fromage cottage surgelé et de bœuf Stroganov comme le promouvaient les commentateurs Glenn Beck et Sean Hannity. Un réseau de congrès « pour être prêt » a attiré des participants en offrant des ateliers sur l'art de faire des points de suture (avec exercices pratiques sur pieds de cochon) ainsi que la possibilité de se faire prendre en photo avec des survivalistes vedettes de l'émission *Naked and Afraid*.

Les peurs n'étaient pas les mêmes dans la Silicon Valley. À l'époque où Huffman observait l'approche de la crise financière sur Reddit, Justin Kan a eu un premier aperçu des tendances survivalistes chez certains de ses collègues. Kan est le cofondateur de Twitch, un réseau de jeux en ligne vendu à Amazon pour près d'un milliard de dollars. « Certains de mes amis disaient des choses du genre : "La société est sur le point de s'écrouler, on devrait accumuler des stocks de nourriture." J'ai essayé de m'y mettre. Nous avons acheté quelques sacs de riz et cinq boîtes de tomates. Nous aurions crevé si un véritable problème était survenu. » J'ai demandé à Kan ce que ses amis *preppers* avaient en commun. « Beaucoup d'argent et de moyens, a-t-il répondu. De quoi devrais-je m'inquiéter et contre quoi devrais-je me prémunir ? C'est comme une sorte d'assurance. »

Yishan Wong, un des premiers employés de Facebook, a été PDG de Reddit de 2012 à 2014. Il a subi lui aussi une chirurgie des yeux à des fins de survie, éliminant ainsi sa dépendance à ce qu'il appelle « une aide extérieure non durable pour bénéficier d'une vision parfaite ». Dans un courriel, Wong m'a écrit : « La plupart des gens pensent que les événements improbables ne se produisent jamais, mais les gens plus techniques considèrent le risque d'un point de vue mathématique. » Et il ajoutait ceci : « Les *preppers* technos ne pensent pas nécessairement que l'effondrement est probable. Ils le voient comme un événement plutôt lointain, mais dont les conséquences seraient très négatives. Compte tenu de l'argent qu'ils possèdent, dépenser une fraction de leur valeur nette pour se prémunir contre ce risque est une décision logique. »

Combien de riches Américains se préparent vraiment à la catastrophe ? Il est difficile de le savoir précisément : la plupart d'entre eux n'aiment pas trop aborder ce sujet. (« L'anonymat est sans prix », m'a dit un gestionnaire de capital de risque, en refusant de m'accorder une entrevue.) Parfois le sujet surgit de manière imprévue. Reid Hoffman, cofondateur de LinkedIn et éminent investisseur, se rappelle une conversation où il a appris à un ami qu'il comptait voyager en Nouvelle-Zélande. « C'est pour une assurance apocalypse ? » lui a demandé l'ami ; et Hoffman de répondre : « Euh... quoi ? » Il allait plus tard découvrir que la Nouvelle-Zélande est l'un des refuges les plus populaires en cas de cataclysme. « Dire qu'on achète une maison en Nouvelle-Zélande, m'a expliqué Hoffman, c'est comme un clin d'œil, pas besoin d'en dire plus. Une fois qu'on a échangé la poignée de main maçonnique, les gars se mettent à parler : "Tu sais, j'ai un courtier qui vend de vieux silos à missiles, des silos antinucléaires, ç'a l'air pas mal comme endroit pour vivre." »

J'ai demandé à Hoffman d'estimer la proportion de ses

confrères milliardaires de la Silicon Valley qui ont acquis une « assurance apocalypse » sous la forme d'un lieu de retraite aux États-Unis ou à l'étranger. « Je dirais au-dessus de cinquante pour cent, mais c'est aussi lié à la décision d'acheter une maison de vacances. Les motivations humaines sont complexes. Les gens peuvent se dire : "J'ai maintenant une couverture contre cette situation qui m'inquiète." » Les peurs ne sont pas toutes les mêmes, mais plusieurs redoutent un *backlash* contre la Silicon Valley, la deuxième région sur le plan de la richesse aux États-Unis (après le sud-ouest du Connecticut), en raison du fait que l'intelligence artificielle mène à des suppressions d'emplois de plus en plus nombreuses. « J'ai entendu cela d'un tas de gens, explique Hoffman. Le pays va-t-il se retourner contre les riches ? Va-t-il se retourner contre les innovations technologiques ? Va-t-il sombrer dans le désordre civil ? »

Le PDG d'une autre compagnie techno importante m'a dit : « Nous n'en sommes pas encore au point où les initiés de l'industrie se regardent avec des visages impassibles et se demandent quels sont leurs plans en cas d'événement apocalyptique. » Avant d'ajouter : « Mais cela dit, je pense que cette attitude est rationnelle et plutôt raisonnable », en invoquant les vulnérabilités qu'ont exposées les cyberattaques de la Russie sur le Comité national démocrate ainsi que le piratage à grande échelle du 21 octobre, qui a perturbé Internet en Amérique du Nord et en Europe de l'Ouest. « Les approvisionnements en nourriture dépendent des GPS, de la logistique, des prévisions météo, et ces systèmes s'appuient généralement sur Internet, lequel dépend du système DNS », qui gère les noms de domaines. « Considérez un par un tous les facteurs de risque, tout en sachant qu'il y en a beaucoup d'autres dont vous n'avez jamais entendu parler, et demandez-vous : "Quelle est la probabilité que cela se détraque au cours de la prochaine décennie ?" Ou, à l'inverse : "Quelle est la probabilité que rien ne se détraque au cours des cinquante prochaines années ?" »

Le fait que des gens se mettent à dénoncer le survivalisme peut être vu comme un signe de sa propagation. Max Levchin, un des fondateurs de PayPal et d'Affirm, une startup qui fait des prêts, m'a dit : « C'est une des rares choses de la Silicon Valley qui me rebutent vraiment – cette impression que nous sommes des géants, que c'est nous qui tenons l'aiguille et que, même si nous faisons des erreurs, nous serons épargnés. »

Selon Levchin, se préparer à survivre constitue une erreur de jugement. Aussi préfère-t-il interrompre les discussions mondaines sur le sujet : « Je dis à mes interlocuteurs : "Comme ça, tu as peur que des gens se promènent avec des fourches. Combien d'argent as-tu donné au refuge pour sans-abris ?" Cela permet d'illustrer clairement la réalité des écarts de revenus. Toutes les autres formes de peur qu'on évoque sont artificielles. » À ses yeux, le temps est venu d'investir dans des solutions et non dans des échappatoires. « Actuellement, l'économie ne se comporte pas trop mal. Mais lorsqu'elle plantera, il y aura un tas de gens qui seront très mal en point. À quoi devons-nous alors nous attendre ? »

De l'autre côté du pays, des conversations aussi embarrassées se déroulent dans certains cercles financiers. Robert H. Dugger a travaillé comme lobbyiste pour l'industrie financière avant de devenir associé pour le fonds spéculatif Tudor Investment Corporation en 1993. Après avoir occupé cet emploi pendant dix-sept ans, il a pris sa retraite afin de se consacrer à la philanthropie et à ses investissements. « Tous les gens du milieu connaissent des personnes qui craignent que les États-Unis se dirigent vers quelque chose d'analogue à la révolution russe », m'a-t-il dit récemment.

Dugger a observé deux types de réactions face à cette peur : « Les gens savent que la seule solution véritable consiste à régler le problème. C'est pourquoi plusieurs d'entre eux

travaillé au Capitole avant de se tourner vers le milieu de la finance et de devenir l'un des directeurs généraux de la firme Soros Fund Management. En 2009, après le début de la crise financière, il a été nommé à la tête d'un *think tank* baptisé Institute for New Economic Thinking.

Lorsque j'ai rencontré Johnson dans son bureau de Park Avenue South, il m'a confié avoir étudié malgré lui ce qu'était l'anxiété civile. Fils de médecin, il a grandi à Grosse Pointe Park, dans la banlieue de Detroit ; il a pu alors observer la génération de son père qui assistait à la déstructuration de la ville. « Ce que j'observe à New York est comme un vieux refrain à mes oreilles. Il s'agit maintenant de mes amis. J'ai habité dans le quartier de Belle Haven, à Greenwich, dans le

« Je possède deux motocyclettes. J'ai aussi un tas de fusils et de munitions. Des stocks de nourriture. Je me dis qu'avec tout ça, je pourrai me planquer dans ma maison pendant un certain temps. »

donnent de l'argent à des bonnes causes. » Mais, parallèlement, ils investissent dans des stratégies de fuite. Dugger se rappelle un souper à New York après le 11 septembre et l'éclatement de la bulle technologique : « Un groupe de multimillionnaires et quelques milliardaires élaboraient des scénarios sur la fin des États-Unis et se demandaient ce qu'ils allaient faire. La plupart disaient qu'ils sauteraient dans leurs avions et transporteraient leurs familles dans des ranchs dans l'Ouest ou des maisons situées à l'étranger. » Cependant, l'un des hôtes était sceptique. « Il s'est penché vers les autres et leur a demandé : "Et allez-vous emmener aussi la famille du pilote ? Et puis les gars chargés de l'entretien ? Si des révolutionnaires défoncent les portes, combien de vos serviteurs allez-vous transporter avec vous ?" Le questionnement s'est poursuivi. À la fin, la plupart s'entendaient pour dire qu'ils ne pouvaient pas détalier comme ça. »

Cette anxiété des élites transcende les allégeances politiques. Même les financiers ayant appuyé l'élection de Trump, en espérant qu'il réduirait les impôts et la réglementation, ont été décontenancés par la façon dont sa campagne incendiaire a érodé le respect de la population envers des institutions établies. « Les médias font maintenant l'objet d'attaques, m'a dit Dugger. Est-ce que ce sera ensuite le tour du système judiciaire ? Passera-t-on des "fausses nouvelles" aux "fausses preuves" ? Pour les gens dont l'existence dépend de la valeur juridique des contrats, c'est une question de vie ou de mort. »

Robert A. Johnson considère que les scénarios de fuite auxquels adhèrent certains de ses collègues sont le symptôme d'une crise plus profonde. Âgé de cinquante-neuf ans, Johnson est un homme affable et calme, aux cheveux gris ébouriffés. Il a obtenu des diplômes en génie électrique et en économie du MIT, puis un doctorat en économie de Princeton. Il a

Connecticut. Louis Bacon, Paul Tudor Jones et Ray Dalio [des gestionnaires de fonds spéculatifs] vivaient à cinquante mètres de chez moi. De par mon emploi, je parle à beaucoup de gens. Et ils étaient de plus en plus nombreux à me dire : "Il faut posséder son jet privé. Et il faut s'assurer de prendre soin de la famille du pilote. Il faut que celle-ci soit dans l'avion." »

Dès janvier 2015, Johnson s'est mis à sonner l'alarme : les tensions découlant des inégalités croissantes étaient devenues si aiguës que certaines des personnes les plus riches commençaient à prendre des mesures de protection. Au Forum économique mondial de Davos, en Suisse, il a déclaré à son auditoire : « Je connais des gestionnaires de fonds spéculatifs à travers le monde qui achètent des pistes d'atterrissage et des fermes dans des endroits comme la Nouvelle-Zélande parce qu'ils croient qu'ils ont besoin d'un endroit où se réfugier. »

Johnson aimerait que les riches manifestent un meilleur « esprit d'intendance », une plus grande ouverture à des changements de politiques incluant, par exemple, un impôt plus agressif sur les héritages. « Vingt-cinq gestionnaires de fonds spéculatifs font plus d'argent que toutes les éducatrices en garderie des États-Unis. On ne se sent pas bien quand on fait partie de ces vingt-cinq personnes. Je pense que ces gens ont développé une sorte d'hypersensibilité. » L'écart se creuse d'ailleurs de plus en plus. En décembre, le Bureau national de la recherche économique a publié une nouvelle analyse des économistes Thomas Piketty, Emmanuel Saez et Gabriel Zucman qui montre que la moitié des Américains adultes ont été « complètement tenus à l'écart de la croissance économique depuis les années 1970 ». Environ 117 millions de personnes gagnent en moyenne le même revenu que dans les années 1980, alors que les revenus typiques du un pour cent le plus riche ont presque triplé. Cet écart se compare

à celui qu'on observe entre le revenu moyen aux États-Unis et le revenu moyen en République démocratique du Congo, écrivent les auteurs.

Selon Johnson, « si nous avons une redistribution des revenus plus égalitaire, et beaucoup plus d'argent et de ressources consacrés au système d'éducation public, aux parcs et activités récréatives, aux arts, aux soins de santé, cela atténuerait grandement les problèmes sociaux. Mais tous ces programmes ont été largement démantelés ».

« Tu sais, j'ai un courtier qui vend de vieux silos à missiles, des silos antinucléaires, ç'a l'air pas mal comme endroit pour vivre. »

Alors que les institutions publiques se détériorent, l'anxiété des élites devient un indicateur de notre malheur national. « Pourquoi ces gens que l'on admire pour leur puissance ont-ils l'air si apeurés ? demande Johnson. Qu'est-ce que cela nous dit sur notre système ? C'est très étrange. Les gens qui excellent à lire dans les feuilles de thé – c'est-à-dire ceux qui ont le plus de moyens, car c'est ainsi qu'ils font leur argent – sont ceux qui s'apprentent à sauter de l'avion et à tirer le câble du parachute. »

•

Par une soirée froide du début novembre, je loue une voiture à Wichita, au Kansas, et me dirige vers le nord au soleil couchant, à travers les banlieues, passé le dernier centre commercial, là où la ligne d'horizon se confond avec les champs. Au bout de quelques heures, un peu avant la ville de Concordia, j'emprunte vers l'ouest un chemin de terre flanqué de plantations de soja et de maïs, naviguant dans l'obscurité jusqu'à ce que mes phares se posent sur une imposante clôture métallique. Un garde en tenue de camouflage est armé d'un fusil semi-automatique.

Il m'escorte sur le site ; dans la pénombre, je distingue la silhouette d'un immense dôme en béton, dont la porte métallique antiexplosion est entrouverte. Un homme m'accueille : Larry Hall, le PDG du Survival Condo Project, un complexe résidentiel de luxe de quinze étages construit dans un ancien silo à missiles Atlas. Le silo souterrain a hébergé une ogive nucléaire de 1961 à 1965, jusqu'à sa mise au rancart. Dans ce site conçu pour répondre à la menace nucléaire soviétique, Hall a érigé une nouvelle forme de défense contre les peurs de notre époque : « Nous offrons la détente complète aux ultrariches. Ils viennent ici et savent que des gardes armés se trouvent à l'extérieur. Leurs enfants peuvent courir en liberté. »

Hall a eu l'idée de ce projet il y a une dizaine d'années, après avoir lu que le gouvernement fédéral allait réinvestir dans des mesures contre les catastrophes, mesures qui

s'étaient étioilées après la guerre froide. Lors des attaques du 11 septembre, l'administration Bush a appliqué un dispositif visant à assurer la « continuité du gouvernement » en transportant des fonctionnaires fédéraux par hélicoptère et par autobus dans des installations fortifiées ; mais après plusieurs années d'abandon, les ordinateurs et autres équipements des bunkers étaient désuets. Bush a remis à l'ordre du jour les dispositifs de continuité, et l'Agence fédérale de gestion des situations d'urgence (FEMA) a instauré des exercices

annuels de simulation pour l'ensemble du gouvernement. (Le plus récent, nommé *Eagle Horizon*, date de 2015 ; il simulait des situations impliquant des ouragans, des engins nucléaires, des tremblements de terre et des cyberattaques.)

« Alors, poursuit Hall, j'ai commencé à me dire : "Un instant. Qu'est-ce que le gouvernement sait que nous ne savons pas ?" » En 2008, il a acquis le silo pour trois cent mille dollars. Il a terminé en 2012 la conversion des installations, pour un coût total de près de vingt millions de dollars. Il a créé douze appartements privés : les unités d'un étage étaient annoncées à trois millions de dollars, les demi-étages à la moitié du prix. Hall a vendu toutes les unités, sauf une, qu'il garde pour lui-même.

La plupart des *preppers* ne possèdent pas de tels bunkers : les abris blindés sont chers et compliqués à construire. Le silo qui abrite le complexe a été bâti par l'unité d'ingénierie de l'armée américaine afin de résister à une attaque nucléaire. Il peut contenir soixante-quinze personnes. Il renferme assez de nourriture et de combustible pour fonctionner durant cinq ans sans être relié à un réseau électrique. Grâce à l'élevage de tilapias dans des aquariums et à la culture hydroponique de légumes avec un éclairage artificiel alimenté par une énergie renouvelable, le site peut se maintenir indéfiniment, explique Hall. En cas de crise, des camions de type *SWAT team* (« le Pit-Bull VX armé jusqu'au calibre 50 ») peuvent aller cueillir chacun des propriétaires dans un rayon de quatre cents milles. À ses yeux, les membres du corps d'armée ont fait le travail le plus difficile, qui était de choisir le bon site. « Ils ont analysé l'altitude par rapport au niveau de la mer, les relevés sismiques et l'éloignement des grands centres urbains. »

Hall approche de la soixantaine. C'est un homme loquace, bâti, au large torse. Il a fait des études en commerce et en informatique à l'Institut de technologie de Floride, avant de se spécialiser dans le domaine des réseaux et des centres de données pour Northrop Grumman, Harris Corporation et d'autres entreprises dans le secteur de la défense. Il fait maintenant la navette entre le silo du Kansas et sa maison en banlieue de Denver, où sa femme, une assistante juridique, vit

avec leur fils de douze ans.

Hall me conduit à travers le garage, puis, au bas d'une rampe, dans un hall pourvu d'un foyer, d'une salle à manger et d'une cuisine sur l'un des côtés. L'endroit fait penser à un condo pour skieurs sans fenêtres : table de billard, électroménagers en acier inoxydable, divans en cuir. Afin de maximiser l'utilisation de l'espace, Hall s'est inspiré de l'aménagement des navires de croisière. Mark Menosky, un ingénieur qui s'occupe des opérations quotidiennes, nous accompagne. Tandis qu'ils préparent le souper – du steak, des patates au four et de la salade – Hall m'explique que l'aspect le plus compliqué du projet était d'assurer la vie sous terre. Il a étudié les moyens d'éviter la dépression (en augmentant l'éclairage) et la formation de cliques (par la rotation des tâches). Pour simuler la vie au-dessus du sol, les murs du condo contiennent des « fenêtres » DEL qui montrent des images vidéo en temps réel de la prairie qui entoure le silo. Les propriétaires peuvent aussi opter pour des pinèdes ou d'autres vues. Une résidente potentielle de New York voulait une vidéo de Central Park. « Les quatre saisons, jour et nuit, raconte Menosky. Elle voulait les sons, les taxis et le bruit des klaxons. »

Des survivalistes ont décrié le projet de Hall, qui offre un refuge sélect réservé aux riches, et ont menacé de s'emparer du silo en cas de crise. Hall a balayé cette éventualité du revers de la main lorsque je l'ai évoquée au cours du repas : « Ils pourront gaspiller autant de munitions qu'ils veulent. » Si nécessaire, ses gardes répondraient par le feu : « Nous avons un poste pour des tireurs d'élite. »

Je me suis entretenu récemment au téléphone avec Tyler Allen, un promoteur immobilier de Lake Mary, en Floride. Il m'a dit qu'il avait payé trois millions pour l'un des condos de Hall. Allen craint que l'avenir des États-Unis soit chargé de « conflits sociaux » et que le gouvernement essaie alors de tromper les citoyens. Il soupçonne qu'on a laissé le virus Ebola entrer dans le pays afin d'affaiblir la population. Je lui demande comment ses amis réagissent à ses idées. Il me répond : « Leur réaction habituelle est de rire, car cela leur fait peur. » Mais, ajoute-t-il, « ma crédibilité a crû en flèche. Il y a dix ans, on aurait pu croire que tout ce qui arrive aujourd'hui relevait de la folie : les désordres sociaux, le clivage culturel, les insultes raciales, les incitations à la haine. » Je lui demande comment, dans une situation de crise, il prévoit se rendre au Kansas depuis la Floride. « Si une bombe sale éclate à Miami, tout le monde ira se terrer dans sa maison ou se rassemblera dans les bars, scotché à la télé. Vous avez alors quarante-huit heures pour ficher le camp. »

Allen est d'avis que le fait de prendre des précautions est injustement stigmatisé. « Il ne vous mettent pas un casque en aluminium sur la tête si vous êtes le président des États-Unis en route vers Camp David. Mais ils vous en mettront un si vous prenez les moyens nécessaires pour protéger votre famille dans le cas où un problème surviendrait. »

•

Pourquoi nos pulsions dystopiques s'expriment-elles

à certains moments de l'histoire plutôt qu'à d'autres ? Les formes de l'apocalypse – en tant que prophétie, genre littéraire ou occasion d'affaires – ne sont jamais figées : elles se transforment selon nos anxiétés. Les premiers colons puritains ont réalisé que l'incroyable générosité de la nature américaine pouvait mener soit à l'apocalypse, soit au paradis. Lorsqu'une obscurité soudaine s'est abattue sur la Nouvelle-Angleterre en mai 1780, les fermiers ont cru qu'il s'agissait d'un cataclysme annonçant le retour du Christ. (En fait, elle était due à d'immenses feux de forêt en Ontario.) D.H. Lawrence a identifié l'une des souches des appréhensions américaines lorsqu'il a écrit en 1923 : « Mort ! Mort ! Mort ! Tel est le murmure qui semble jaillir des bosquets sombres d'Amérique. »

Notre fascination pour la fin s'est manifestée dans des périodes d'insécurité politique et de changements technologiques accélérés. « À la fin du 19^e siècle, de nombreux romans utopiques ont été publiés, mais chacun d'eux était accompagné d'un roman dystopique », m'a expliqué Richard White, historien à l'Université Stanford. Décivant un paradis socialiste situé en l'an 2000, *Looking Backward*, le roman d'Edward Bellamy publié en 1888, a fait sensation et inspiré la fondation de nombreux « clubs Bellamy » à travers le pays. Inversement, Jack London, en 1908, publiait *The Iron Heel*, où il imaginait les États-Unis sous la botte d'une oligarchie fasciste et où « les neuf dixièmes d'un pour cent » détenaient « soixante-dix pour cent de toute la richesse ».

À cette époque, les Américains s'émerveillaient des avancées dans le domaine du génie – les participants à l'Exposition universelle de Chicago en 1893 ont admiré les nouveaux usages de l'éclairage électrique – mais protestaient aussi contre les bas salaires, les mauvaises conditions de travail et la cupidité des entreprises. « Cela ressemblait beaucoup à aujourd'hui, m'a dit White. On avait l'impression que le système politique était en train de dérailler, qu'il n'était plus capable de gérer la société. Les inégalités de revenus étaient importantes, la classe ouvrière était agitée. L'espérance de vie diminuait. On avait le sentiment que le progrès des États-Unis s'était interrompu et que tout allait s'effondrer. »

Les géants des affaires étaient alors de plus en plus embarrassés. En 1889, Andrew Carnegie, qui était sur le point de devenir l'homme le plus riche du monde avec des avoirs équivalant à quatre milliards de dollars, a exprimé par écrit ses préoccupations au sujet des tensions sociales, en critiquant l'émergence de « castes rigides » vivant dans une « ignorance mutuelle » et une « méfiance mutuelle ». John D. Rockefeller, de la Standard Oil, premier milliardaire des États-Unis, a senti que son devoir en tant que chrétien était de redonner une part de sa richesse à la société. « L'effet de nouveauté découlant de la capacité à acheter tout ce qu'on veut s'estompe rapidement, a-t-il écrit en 1909, car ce que les personnes recherchent avant tout ne peut pas être acheté avec de l'argent. » Carnegie a entrepris de combattre l'analphabétisme en subventionnant la construction de près de trois mille bibliothèques publiques. Rockefeller a fondé l'Université de Chicago. Selon Joel Fleishman, auteur de *The Foundation*, une étude sur la philanthropie aux États-Unis,

les deux hommes se sont consacrés à « changer les systèmes qui produisaient ces maux de prime abord ».

Pendant la guerre froide, l'apocalypse a fait l'objet de politiques publiques. Créée par Harry Truman, l'Administration fédérale de la défense civile a diffusé à l'intention des citoyens des instructions pour survivre à une attaque nucléaire, telles que : « Sautez dans n'importe quel fossé ou caniveau » et « Ne perdez pas votre sang-froid ». En 1958, Dwight Eisenhower a fait un pas de plus avec le projet Greek Island, qui consistait à créer, dans les montagnes de la Virginie-Occidentale, un abri secret assez grand pour y accueillir tous les membres du Congrès. Caché pendant plus de trente ans derrière le Greenbrier Resort, à White Sulphur Springs, le site compte deux salles prêtes à être utilisées par le Congrès et le Sénat. (Le Congrès prévoit maintenant se réfugier dans des lieux non dévoilés.) Un plan secret avait aussi pour but de relocaliser le manuscrit du discours de Gettysburg exposé à la bibliothèque du Congrès et la Déclaration d'indépendance conservée aux Archives nationales.

En 1961, John F. Kennedy a encouragé « chaque citoyen » à participer à la construction d'abris antiatomiques en affirmant, dans un discours télévisé : « Je sais que vous ne voudriez pas faire moins que cela. » En 1976, en exploitant la peur de l'inflation et l'embargo sur le pétrole imposé par les pays arabes, un éditeur d'extrême droite nommé Kurt Saxon a lancé une infolettre influente intitulée *The Survivor*, qui célébrait les talents oubliés des pionniers. (Saxon a d'ailleurs prétendu être l'inventeur du mot *survivaliste*.) Parmi la littérature florissante sur le thème du déclin et de l'autoprotection, le best-seller *How to Prosper During the Coming Bad Years*, publié en 1979, suggérait notamment d'amasser des pièces d'or Krugerrand frappées en Afrique du Sud. Le *doom boom*, selon l'expression consacrée, a prospéré sous la présidence de Ronald Reagan. Le sociologue Richard G. Mitchell Jr., professeur émérite de l'Université de l'Oregon, a étudié pendant vingt ans le sujet du survivalisme. Il m'a dit : « Durant les années Reagan, nous avons entendu pour la première fois – j'ai aujourd'hui soixante-quatorze ans – que les plus hautes autorités du pays nous avaient laissé tomber, que les méthodes collectives gérées par les institutions pour régler les problèmes et comprendre la société ne fonctionnaient pas. Alors les gens se sont dit : "OK, elles sont défectueuses. Qu'est-ce que je fais maintenant ?" »

Le mouvement a reçu un autre coup de pouce avec le cafouillage de l'administration Bush au moment de l'ouragan *Katrina*. Neil Strauss, ancien journaliste du *Times* qui a relaté sa conversion au *prepping* dans un ouvrage intitulé *Emergency*, m'a expliqué : « Nous avons vu ce qui est arrivé à la Nouvelle-Orléans : le gouvernement sait qu'un désastre va se produire, mais il est incapable de venir en aide à ses propres citoyens. » Strauss s'est intéressé au survivalisme un an après l'ouragan, lorsqu'un entrepreneur dans le domaine des technologies qui suivait des leçons de pilotage et concoctait des plans de fuite l'a présenté à un groupe de « *preppers* milliardaires et multimillionnaires » partageant sa vision des choses. Strauss a acquis sa citoyenneté à Saint-Christophe, transféré des

actifs en devises étrangères et s'est entraîné pour survivre avec « rien d'autre qu'un couteau et ses vêtements sur le dos ».

Ces jours-ci, alors que la Corée du Nord effectue des essais de missiles, Hall s'attend à une recrudescence d'appels téléphoniques pour le Survival Condo Project. Mais les attentes de la population sont à ses yeux plus générales : « Soixante-dix pour cent des Américains n'aiment pas la façon dont les choses évoluent. » Après le souper, Hall et Menosky me font faire une tournée du complexe souterrain, dont la forme cylindrique ressemble à celle d'un épi de maïs. Sur certains étages se trouvent des appartements privés et sur d'autres des aménagements communs : une piscine de soixante-quinze pieds, un mur d'escalade, un parc pour animaux de compagnie tapissé de gazon synthétique, une salle de classe équipée d'ordinateurs Mac portables, un gymnase, une salle de cinéma et une bibliothèque. Les installations sont compactes, mais pas oppressantes. Nous visitons ensuite une armurerie bourrée de fusils et de munitions au cas où le complexe serait attaqué par des non-membres, puis une pièce aux murs nus où il n'y a rien d'autre qu'une toilette : « Nous pouvons enfermer des gens ici pour les faire réfléchir un peu. » En général, les règles de cohabitation sont définies par l'association des propriétaires, qui peut les modifier en les soumettant au vote. Durant une crise, une « situation de vie ou de mort », explique Hall, chaque adulte doit fournir quatre heures de travail par jour et il ne peut quitter le complexe sans autorisation. « L'accès pour entrer ou sortir est contrôlé et il est administré par le conseil. »

L'« aile médicale » contient un lit d'hôpital, une table d'opération et une chaise de dentiste. Parmi les résidents, affirme Hall, « nous avons deux médecins et un dentiste ». À l'étage supérieur se trouve le magasin de nourriture, dont l'aménagement n'est pas encore terminé. Hall espère qu'une fois pleinement approvisionné l'endroit aura l'air d'un « supermarché miniature », mais pour l'instant il contient surtout des boîtes de conserve.

Nous nous arrêtons dans un condo. Plafond de neuf pieds, cuisinière Wolf, foyer au gaz. « Le gars voulait un foyer issu de son État natal [le Connecticut], alors il nous a envoyé des morceaux de granit. » Un autre des propriétaires, qui possède une maison aux Bermudes, a demandé que les murs de son condo-bunker soient peints dans les couleurs pastel des îles – orange, vert, jaune – mais, dans un espace restreint, il les a trouvées trop agressantes. Son décorateur est venu régler le problème.

Ce soir-là, j'ai dormi dans une chambre d'invité dotée d'un bar avec évier et de belles armoires en bois, mais sans fenêtres vidéo. Elle était étrangement silencieuse, j'avais l'impression de dormir dans un sous-marin bien meublé.

Je me suis réveillé vers huit heures le lendemain matin et j'ai trouvé Hall et Menosky dans les aires communes, en train de boire du café et de regarder les manchettes sur la campagne électorale à l'émission *Fox & Friends*. C'était cinq jours avant les élections. Hall, un républicain, se décrit comme un partisan prudent de Trump : « J'espère que son sens des affaires l'emportera sur son côté impulsif. » En observant à la télé les rassemblements des partisans pro-Trump et pro-

Clinton, il a été frappé de constater à quel point les foules appuyant Trump étaient nombreuses et enthousiastes. « Je ne crois pas aux sondages », m'a-t-il dit.

Selon lui, les grands organismes de presse sont biaisés. Il adhère à des théories que certains, il le sait, trouvent peu plausibles. Il soupçonne que « les gens du Congrès cherchent délibérément à affaiblir le jugement des Américains ». « Pourquoi feraient-ils cela ? » lui ai-je demandé. « Ils ne veulent pas que les gens soient intelligents et qu'ils comprennent ce qui se passe en politique. » Hall me dit avoir lu une prédiction selon laquelle quarante pour cent des élus du Congrès seront arrêtés en raison de combines impliquant les Panama Papers, l'Église catholique et la Fondation Clinton. « Ils travaillent depuis vingt ans sur cette enquête. » Je lui ai demandé s'il était vraiment persuadé de cela. « Au début, vous entendez ces choses et vous vous dites : ouais, bien sûr. » Mais il n'exclut pas qu'elles soient vraies.

Cet afflux a en réalité commencé bien avant la victoire de Trump. Durant les dix premiers mois de 2016, des étrangers ont acheté près de mille quatre cents milles carrés de terrains en Nouvelle-Zélande, soit quatre fois plus que pour la même période en 2015, selon les données gouvernementales. Les acheteurs américains n'ont été devancés que par les Australiens. Le gouvernement des États-Unis ne tient pas de registre de ses citoyens qui possèdent une ou plusieurs résidences à l'étranger. Alors que la Suisse attirait les Américains en leur garantissant le secret bancaire, et l'Uruguay grâce à ses banques privées, la Nouvelle-Zélande leur offre sécurité et distance. Au cours des six dernières années, un millier d'étrangers ont acquis le droit de résidence dans le cadre de programmes impliquant certains types d'investissements, d'une valeur minimum d'un million de dollars.

Jack Matthews, un Américain qui préside MediaWorks, une importante société de diffusion en Nouvelle-Zélande, m'a

« Le pays va-t-il se retourner contre les riches ? Va-t-il se retourner contre les innovations technologiques ? Va-t-il sombrer dans le désordre civil ? »

Avant que je m'en retourne à Wichita, nous nous arrêtons pour visiter le dernier projet de Hall – un second complexe souterrain situé à vingt-cinq milles du premier. Alors que nous nous garons, l'ombre d'une grue extrayant des débris du sol recouvre la voiture. Le complexe sera trois fois plus volumineux, notamment grâce au déplacement du garage dans une structure séparée. Parmi les ajouts qui seront offerts aux clients : une allée de bowling et des fenêtres DEL aussi grandes que des portes françaises afin de créer une impression d'ouverture.

Hall me dit qu'il a aussi des projets de bunkers privés dans l'Idaho et au Texas. Deux entreprises de technologie lui ont également demandé de concevoir « des installations sécuritaires pour héberger leurs centres de données et offrir un refuge sûr aux employés clés, au cas où quelque chose se produirait ». Afin de répondre à la demande, Hall a payé pour l'option d'acquiescer quatre autres silos.

•

Si un silo au Kansas ne s'avère pas suffisamment privé ou isolé, il y a aussi d'autres possibilités. Durant la première semaine après l'élection de Trump, 13 401 citoyens américains se sont inscrits auprès des services d'immigration de la Nouvelle-Zélande, la première étape administrative avant de pouvoir présenter une demande de résidence. Il s'agit d'une quantité de demandes dix-sept fois plus élevée que la normale. Le *Herald* de Nouvelle-Zélande a rapporté cette augmentation en la coiffant du titre « TRUMP APOCALYPSE ».

dit : « Je pense que les gens se disent, quelque part au fond de leur tête, que si le monde vire au bordel, eh bien, la Nouvelle-Zélande est un pays industrialisé qui est complètement autonome en énergie, en eau et en nourriture. La vie ne serait pas aussi bonne, mais le monde ne s'écroulerait pas. » En tant qu'observateur éloigné de la politique américaine, il a ajouté : « La différence entre la Nouvelle-Zélande et les États-Unis, c'est que les gens peuvent parler ici de leurs désaccords. C'est un endroit tout petit, où il n'y a pas d'anonymat. On n'a pas le choix de montrer un certain degré de civisme. »

Auckland se trouve à treize heures d'avion de San Francisco. J'y arrive au début décembre, période qui correspond au commencement de l'été néo-zélandais : ciel bleu, température dans les vingt degrés, pas d'humidité. De haut en bas, l'archipel s'étend sur une distance égale à celle du Maine jusqu'à la Floride, avec une population d'environ la moitié de celle de New York. Les moutons y sont sept fois plus nombreux que les êtres humains. Dans les classements mondiaux, la Nouvelle-Zélande figure parmi les dix meilleurs pays sur le plan du fonctionnement démocratique, de la santé du gouvernement et de la sécurité. (Le dernier cas de terrorisme remonte à 1985, lorsque des espions français ont bombardé un navire de Greenpeace.) Dans un rapport récent de la Banque mondiale, la Nouvelle-Zélande devance Singapour en tant que meilleur pays au monde où brasser des affaires.

Le lendemain de mon arrivée, un agent immobilier nommé Graham Wall vient me chercher à mon hôtel. Cet homme enjoué se spécialise dans la clientèle que les initiés appellent les « individus à haute valeur nette » (IHVN).

Wall, qui compte parmi ses clients l'investisseur milliardaire Peter Thiel, a été surpris d'apprendre des Américains qu'ils venaient ici précisément en raison de l'éloignement du pays. « Les Kiwis se sont longtemps lamentés de la "tyrannie de la distance", m'explique Wall alors que nous traversons la ville dans sa Mercedes décapotable. Aujourd'hui, la tyrannie de la distance est notre plus grand atout. »

Avant de partir, je m'étais demandé si j'allais encore passer du temps dans des bunkers de luxe. Mais Peter Campbell, le directeur général de Triple Star Management, une entreprise de construction de la Nouvelle-Zélande, m'a dit que, de façon générale, lorsqu'ils mettent les pieds ici, les clients américains en viennent à la conclusion que les abris souterrains sont superflus. « Ce n'est pas comme s'il fallait absolument construire un bunker sous la pelouse devant la maison, car on est ici à plusieurs milliers de milles de la Maison-Blanche. » Les Américains ont plutôt d'autres types de besoins : « Les hélicoptères sont très populaires. Vous atterrissez avec votre jet privé à Queenstown ou Wanaka, puis vous sautez dans un hélicoptère qui vous dépose sur votre propriété. » Les clients américains sollicitent également des conseils stratégiques : « Par exemple, ils demandent : "Quel endroit, en Nouvelle-Zélande, ne risque pas d'être affecté à long terme par la hausse du niveau de la mer ?" »

Cet appétit croissant des étrangers pour des propriétés en Nouvelle-Zélande a suscité des réactions négatives. Un mouvement appelé Campaign Against Foreign Control of Aotearoa – le nom de la Nouvelle-Zélande en maori – s'oppose aux ventes à des étrangers. L'attention générée par les survivalistes américains a fait naître un certain ressentiment. Dans une discussion à propos de la Nouvelle-Zélande sur le site Modern Survivalist, un commentateur a écrit : « Yankees, mettez-vous bien ça dans la tête. Aotearoa NZ n'est pas votre petit refuge de dernier recours. »

Je rencontre autour d'un café un gestionnaire de fonds spéculatifs américain. Il est grand, bronzé, athlétique, dans la quarantaine. Il a récemment acheté deux maisons en Nouvelle-Zélande, où il a obtenu son droit de résidence. Il a accepté de me faire part de ses réflexions à condition que je ne révèle pas son nom. Il a grandi sur la côte Est et s'attend maintenant à ce que les États-Unis traversent au moins une décennie de troubles politiques, notamment des tensions raciales, une polarisation des habitants et un vieillissement rapide de la population. « Le pays est devenu ceci : la région de New York, la région de la Californie, et le centre où tout le monde est complètement différent. » Il craint que l'économie souffre si Washington cherche à financer la sécurité sociale et les soins de santé pour les gens qui en ont besoin. « Faut-il renier cette obligation ? Ou bien imprimer plus d'argent pour le distribuer ? Qu'est-ce qui arrivera à la valeur du dollar ? On ne fera pas face à ce problème l'an prochain, mais certainement d'ici cinquante ans. »

L'attrait de la Nouvelle-Zélande auprès des prophètes de malheur est si connu dans le cercle des gestionnaires de fonds spéculatifs que mon interlocuteur cherche à se distancier des premiers arrivés : « Cette question ne concerne pas seulement

quelques fanatiques obsédés par la fin du monde. » Puis il se met à rire et ajoute : « À moins que je ne sois un de ces fanatiques. »

•

Chaque année depuis 1947, le *Bulletin of the Atomic Scientist*, magazine fondé par des membres du Projet Manhattan, rassemble un groupe de lauréats du prix Nobel et autres sommités pour mettre à jour l'Horloge de la fin du monde (la *Doomsday Clock*), un indicateur symbolique du risque que l'humanité provoque la destruction de la civilisation. En 1991, alors que la guerre froide prenait fin, les scientifiques ont ajusté l'horloge à l'heure la plus sûre depuis sa création : dix-sept minutes avant « minuit ».

Depuis lors, les mouvements de l'aiguille n'ont pas été de très bon augure. En janvier 2016, avec la hausse des tensions militaires entre la Russie et l'OTAN, et après une année record quant au réchauffement de la planète, le *Bulletin* a déplacé l'aiguille à minuit moins trois, la même heure qu'à l'apogée de la guerre froide. En novembre, après l'élection de Trump, le comité s'est réuni de nouveau afin de mener ses délibérations annuelles confidentielles. S'il décide d'avancer l'aiguille d'une minute, il s'agira d'un niveau d'alarme jamais vu depuis 1953, année où les États-Unis ont testé pour la première fois la bombe à hydrogène. [NdT : depuis la publication de l'article, le comité a avancé l'aiguille de trente secondes.]

La peur du désastre peut être saine si elle stimule des mesures préventives. Mais le survivalisme des élites ne constitue pas un geste de prévention : c'est un geste de retrait. La philanthropie aux États-Unis, par rapport au PNB, est trois fois plus élevée qu'au Royaume-Uni, deuxième pays au palmarès. Mais celle-ci s'accompagne d'une démission, d'un désinvestissement silencieux de la part de certains des Américains les plus prospères et puissants. Face aux signes de fragilité du projet américain, des institutions et des normes dont ils ont profité, certains se permettent d'envisager l'échec. Ils sacrifient à un désespoir doré.

Comme le fait remarquer Huffman, PDG de Reddit, les technologies nous rendent plus alertes face aux risques, mais elles nous rendent aussi plus anxieux. Elles attisent la tentation tribale de se replier sur soi et de se séparer de ses adversaires, de se fortifier contre ses craintes plutôt que de s'attaquer à leur source. Justin Kan, l'investisseur en technologie qui a fait un effort tiède pour emmagasiner de la nourriture, s'est souvenu de l'appel récent d'un ami à l'emploi d'un fonds spéculatif. « Il m'a dit que nous devrions acheter une terre en Nouvelle-Zélande comme plan de secours. Il disait : "Quelles sont les probabilités que Trump soit un dictateur fasciste ? Peut-être qu'elles sont minces, mais la valeur d'une porte de sortie, elle, est très élevée." »

Il y a d'autres façons de digérer les anxiétés de notre temps. « Si j'avais un milliard de dollars, je ne m'achèterais pas un bunker », m'a dit Elli Kaplan, PDG de Neurotrack, une startup liée au domaine de la santé et du numérique. « Je réinvestirais dans la société civile et les innovations civiles.

Selon moi, il faut trouver des façons encore plus intelligentes d'empêcher que des choses terribles ne se produisent. » Kaplan, qui a travaillé à la Maison-Blanche sous Clinton, a été consternée par l'élection de Trump, mais cela l'a aussi galvanisée d'une certaine manière : « Dans mes moments de peur les plus intenses, je me dis : notre union est plus forte que cela. »

Cette vision constitue, au bout du compte, un acte de foi. Celui-ci repose sur la conviction que des institutions politiques dégradées restent encore le meilleur instrument

a travaillé dans la promotion de propriétés et de clubs de golf de luxe. C'est un homme enjoué et confiant, avec des yeux bleus étincelants. Il s'est installé en Nouvelle-Zélande il y a deux ans et demi avec sa femme et ses deux enfants, afin de vendre des propriétés aux IHVN qui souhaitent, selon ses mots, « s'éloigner de tous les problèmes du monde ».

Copropriétaire de l'agence de courtage Legacy Partners, Rohrstaff tenait à me montrer Tara Iti, un nouveau lotissement immobilier sélect incluant un club de golf, qui attire tout particulièrement les Américains. L'hélicoptère

La peur du désastre peut être saine si elle stimule des mesures préventives. Mais le survivalisme des élites ne constitue pas un geste de prévention : c'est un geste de retrait.

de la volonté populaire, le meilleur outil pour façonner et préserver un consensus fragile. Croire en cela est un choix.

J'ai appelé un sage de la Silicon Valley, Stewart Brand, l'auteur et entrepreneur que Steve Jobs a identifié comme l'une de ses inspirations. Dans les années 1960 et 1970, le *Whole Earth Catalog* de Brand est devenu un ouvrage culte grâce à son mélange de conseils hippies et technos. (Sa devise : « Nous sommes comme des dieux, aussi bien réussir à la tâche. ») Brand m'a dit qu'il s'était initié au survivalisme dans les années 1970, mais pas pour longtemps : « De façon générale, je trouve étrange cette idée voulant que "oh, mon Dieu, le monde va s'écrouler" ».

Âgé de soixante-dix-sept ans, il vit aujourd'hui sur un bateau-remorque à Sausalito. Brand est moins impressionné par les signes de fragilité que par les manifestations de résilience. Au cours de la dernière décennie, le monde a survécu sans violence à la pire crise financière depuis la Grande Dépression ; à l'Ebola sans cataclysme ; et le Japon a su se remettre d'un tsunami et d'un accident nucléaire. Pour Brand, la tentation de la fuite est une attitude risquée. Alors que les Américains se replient dans des cercles de plus en plus petits, ils compromettent le « cercle plus grand de l'empathie », la recherche de solutions à des problèmes communs. « Se demander "comment me protéger, moi et les miens ?" est une question facile. Une question plus intéressante serait la suivante : "Et si la civilisation se perpétuait comme elle l'a fait au cours des derniers siècles ? Que faire si elle continue simplement de traîner de la patte ?" »

Après quelques jours en Nouvelle-Zélande, je comprends qu'on puisse vouloir éviter l'une ou l'autre de ces questions. Un matin, à Auckland, sous un ciel bleu céruleen, je monte à bord d'un hélicoptère aux côtés d'un Américain de trente-trois ans nommé Jim Rohrstaff. Après ses études dans un collège du Michigan, Rohrstaff est devenu golfeur professionnel, puis il

s'élance vers le nord au-dessus du port, puis longe la côte en survolant les forêts luxuriantes et les champs au-delà de la ville. La mer scintillante, festonnée par le vent, s'étale sous nos pieds.

L'hélicoptère se pose doucement sur une surface gazonnée qui jouxte un green de golf. La nouvelle communauté chic bénéficiera de trois cents acres de dunes et de forêts et de sept milles le long de la côte, et ce, pour cent vingt-cinq habitations seulement. Alors que nous visitons le site à bord d'un Land Rover, Rohrstaff souligne l'isolement des lieux : « De l'extérieur, vous ne verrez rien du tout. C'est mieux comme ça pour le public et pour nous, pour l'intimité. »

À proximité de la mer, Rohrstaff immobilise le véhicule. Il en sort et, dans ses mocassins, marche en direction des dunes. Il me conduit vers la plage, jusqu'à une étendue de sable qui s'étend à l'horizon sans aucune âme qui vive.

Les vagues rugissent au large. Il ouvre grand les bras, se retourne, éclate de rire. « Nous pensons que c'est ici qu'il faudra être dans l'avenir. » Pour la première fois depuis plusieurs semaines – et même depuis plusieurs mois – je ne pense plus à Trump. Ni vraiment à quoi que ce soit. ■

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Alain Roy

La version originale de cet article intitulé « Survival of the Richest » a été publiée dans l'édition du 30 janvier 2017 du magazine *The New Yorker*.